

Chapitre 17

Lames de Fond.

Pendant quelques semaines la vie de la plantation se déroule sans anicroche. Les relations avec le bureau local de la Reconstruction se sont normalisées. Mais Aldebert nous met régulièrement au courant des débats politiques au siège de la Mairie. Il y a d'abord la question des taxes et des impôts. Il faut payer la reconstruction de la Nation. Les dégâts ont essentiellement touché les États confédérés et l'essentiel des destructions reste imputable, selon les représentants sudistes, à la marche forcée et criminelle de Sherman.

Comme il faut bien mettre de l'eau dans son vin, personne n'avance cette accusation dans les réunions au City Hall, comme on nomme la Mairie. Pour désigner le Conseil Municipal, les autorités intérimaires ont organisé une sorte de concours. Il n'était pas encore question d'organiser des élections municipales donc le Maire actuel est resté en place. Charles Macbeth est le trente-septième maire de Charleston. Il a été élu en 1857 et a été maire de plein exercice jusqu'à l'entrée en guerre de la Confédération. Mais lors de la promulgation de la loi martiale, il a vu une large partie de ses prérogatives transférées aux autorités militaires. Le 17 février de cette année, le gros de la ville a été évacué à cause de la marche folle de Sherman. Mais courageusement, Macbeth est resté en place avec une poignée de miliciens pour assurer l'ordre et il a envoyé une estafette pour en informer le commandement yankee. Les forces yankees sont entrées dans Charleston dévastée et peu à peu les gens sont revenus pour tenter de rentrer en possession de leurs biens.

La rage rentrée est le pire des conseillers. La rancœur a fait son apparition mais la cible de l'opinion, faute de pouvoir s'en prendre à « l'occupant » s'est retournée contre feu la Confédération. Toutefois d'une manière générale, Charles Macbeth qui a été bien élu et a su se faire apprécier pendant ses quatre années de mandat de plein exercice a toujours la confiance des Charlestonniens qui lui vouent une reconnaissance certaine pour avoir repris ce qui reste de commandes de la ville et servir de représentant des citoyens face à l'adversité. C'est-à-dire à « l'occupant ». Je pense que les Sud-Caroliniens hébétés de la défaite ont pris leur parti de la fin de la sécession. Ils en ont assez des morts, des privations, du malheur. Ils voient détruit l'ouvrage de leur vie. Ils se taisent et se sont mis à rebâtir. Oui mais...

Un soir, Aldebert rentre d'une réunion à la mairie. Il descend de la voiture fort en colère. « Ces crétins vont tout faire capoter ! » Il nous explique qu'un groupe de « loyalistes confédérés » fomentent d'allumer des incendies criminels dans ce qui reste de la ville. Aldebert a convaincu Macbeth de demander l'aide des militaires yankees pour éviter cette absurdité. On commence tout juste à relever la ville. Nous savons tous que plusieurs planteurs ont émigré vers les Antilles ou le Mexique en incendiant leurs plantations « pour ne rien laisser debout aux yankees, aux nègres, aux carpetbaggers, aux yellowlegs ou aux scallawags » et personne ne peut interdire à un propriétaire de brûler ses biens, mais l'action que préméditent les « rageux » se porterait sur les biens publics. Aldebert, qui est conseiller municipal désigné en attendant les élections prévues en fin d'année a donc accompagné Macbeth au QG des forces militaires. Il a été décidé que le Maire peut mettre sur pied une *posse*¹ armée pour pallier le manque de police. Si nécessaire, l'armée yankee fournirait des armes longues modernes et quelques revolvers Remington. Mais il faut des gens sûrs et rapidement mobilisables.

- Tertullien, voulez-vous contacter André le plus rapidement possible sur ce sujet. Pendant qu'il est encore temps, il faudrait que son unité reprenne du service. Le colonel Bagarria est favorable à cette solution.

- Je descends tout de suite au télégraphe. André doit être au pavillon de chasse. »

¹ A *posse* (= un détachement) prononcé [èi possi] est le mot anglais pour un détachement de volontaires assistant un marshal ou un sheriff.

Deux heures plus tard, André est revenu à la plantation et se trouve dans le bureau avec Ann Miller et Barnard Fau. Ils sont en civil et portent des vêtements en peau. Ann se porte garant pour son frère. Les trois hommes acceptent d'assurer la mission de police pour protéger les installations de la ville et, sur ordre, les citoyens. Mais comme ils sont en train de négocier un contrat de protection avec une compagnie de génie civil qui participera à la construction du pont de Saint-Louis sur le Mississippi, cette mission pour Charleston devra être temporaire. Il n'y a pas de temps à perdre et il est décidé de faire venir l'unité paramilitaire le plus rapidement à la plantation d'abord et dans Charleston-même dès qu'une sorte de cantonnement aura été aménagé.

Aldebert fait télégraphier au Maire l'acceptation de la troupe d'assurer la protection des biens municipaux le temps que la Mairie mette sur pied sa propre milice. Macbeth est encore à son bureau parce que presque immédiatement la sonnette retentit et le télégraphe se met à cliqueter demandant en morse de prendre un message.

Quelques mots pour remercier et dire son étonnement de voir, comme Aldebert le lui a annoncé, l'unité en armes le lendemain vers dix heures devant la Mairie. Nous conférons les chefs de la section de milice intérimaire, Aldebert et moi. Il est entendu que les indiens séminoles du clan ne seront pas tous présents. La section ne représente qu'une partie de ce que fut l'unité jusqu'à la capitulation de Robert Lee. Le tiers à peu près. Les indiens sont retournés au clan et à leur vie traditionnelle. Mais ceux qui aspiraient déjà à quitter la vie tribale avant la guerre se sont décidés à chercher aventure ailleurs. La perspective d'une intégration dans la société états-unienne leur semble plus proche maintenant que la nation se réunit sur un fond de libération des nègres et que les unités indiennes d'éclaireurs pensent avoir mérité de rejoindre comme citoyens à part entière les nouveaux États-Unis. Je sais par Barnard et André que quelques guerriers d'âge mûr se sont décidés à participer à la mission de la posse.

- Nous allons utiliser les uniformes yankees dont nous disposons. Ils étaient destinés à être envoyés vers l'Ouest lorsque nous les avons... confisqués il y a six mois », raconte Barnard. Nous en avons plus qu'il n'en faut.

- Des uniformes de quoi ? demande Aldebert.

- D'éclaireurs, destinés sans doute aux apaches loyalistes, répond André. Nos amis s'amusent de se déguiser comme des Apaches. Ce qui est le plus appréciable, c'est que nous allons avoir le droit de sortir enfin les carabines Sharps des caches. Par message, le Maire nous a garanti des cartouches chargées avec de la poudre de bonne qualité. »

Tout semble donc se présenter sous les meilleurs auspices. Il est entendu que nous serons spectateurs, Tertullien et moi, pour la présentation de la section au maire et au colonel Bagarría. Il me tarde d'être à demain.

Chacun est rentré dans sa chacunière. Hélène et moi participons au dîner de Pierre-Hubert Jr en présence de la bonne Lucie. Celle-ci veille à ce que la jeune Suzy joue bien son rôle de bonne d'enfant. Suzy, c'est une idée de Lucie. Elle nous a dit tout à trac il y a quelques semaines qu'il serait bon de penser à lui trouver une remplaçante auprès des enfants. Elle n'est plus toute jeune et a de plus en plus de mal à suivre les gambades de Pierre-Hubert. Et il serait bon que les frères et sœurs à venir pussent compter sur une « doudou » plus jeune. Après en avoir conféré avec Aldebert et Élisabeth, nous avons décidé de prendre à notre service une « préceptrice » pour nos enfants. Logée et nourrie, elle toucherait aussi un salaire que je prendrais à mon compte. Informée, Lucie a eu un large sourire et nous dit qu'elle connaissait une jeune fille qui ferait l'affaire. Et elle nous a donc proposé Suzy. Nous l'avons reçue dans la salle à manger. Nous étions assis à la table l'un à côté de l'autre Hélène et moi lorsque Lucie fait entrer la jeune fille intimidée. Au moment où Lucie allait se retirer, Hélène lui a dit en français de rester pendant l'entretien avant engagement. J'en ai laissé la direction à Hélène. Il est apparu que Suzy est née esclave dans une plantation qui n'a pas bonne réputation dans notre famille. Maintenant, la plantation a été saisie et mise en lots en raison du départ des propriétaires qui ont émigré après avoir incendié les bâtiments. Suzy a perdu sa

mère récemment, emportée par les fièvres. Ses frères ont été vendus alors qu'elle était tout enfant et son père est mort sous les coups avant qu'elle ait pu le connaître vraiment. Elle n'en a aucun souvenir. Elle nous raconte ce début de vie sans émotion apparente ou plutôt avec une résignation douce. Elle parle un anglais très pur et avec un léger accent cajun.

Elle nous raconte comment elle a marché près de soixante kilomètres pour venir à la plantation. Elle faisait partie d'un groupe d'affranchis abandonnés lors de l'incendie allumé par ses anciens maîtres partis pour le Mexique. Sous la direction d'un ancien aide-contremaître nègre et de sa femme, la petite troupe a voyagé de point d'eau en ferme où ils ont pu trouver de quoi manger. Les hommes poussaient un charreton branlant vers Charleston, nouvelle Terre Promise. Dessus, les enfants et les femmes épuisés et les quelques réserves d'eau potable et de nourriture. Attaqués un jour dans un bois par une bande de voyous blancs qui en voulaient aux filles, ils ont été sauvés par l'intervention conjointe d'une patrouille de militaires yankees et d'un parti d'indiens venus de Floride en marche vers la Caroline du Nord. Sinon, le reste de la semaine de marche s'est déroulé sans autre difficulté que celle de trouver des lieux d'étape pour passer les nuits et de la nourriture pour se sustenter.

Lorsqu'Hélène lui demande comment elle a rencontré Lucie, la jeune fille se tait et hésite en regardant vers la Guadeloupéenne. C'est elle qui prend la parole.

- Je suis allée au marché avec la livraison de fruits et de légumes. C'était mon tour avec Moïse. M. Tertullien était là pour les questions d'argent. Et j'ai vu Suzy qui venait demander de quoi manger pour un groupe de ses amis. Ils espéraient trouver de l'embauche en ville mais c'est bien difficile pour les nègres. Et comme Suzy n'a pas de famille dans ce groupe, je lui ai proposé de venir à la plantation. Moïse a accepté qu'elle monte sur la banquette du chariot et quand M. Tertullien est revenu il a demandé qui est cette fille. Alors je lui ai dit que c'est une parente qui vient passer quelques jours avec moi.

- Il ne m'en a pas parlé, ni à Hélène, non plus.

- Je lui ai dit que je vous en parlerais. C'était avant-hier. »

Nous avons continué l'entretien avec Suzy pour mieux la connaître. Elle nous a fait bonne impression mais elle est totalement illettrée. Il faudra lui enseigner à lire, écrire et compter. Elle est mulâtresse et fort jolie, ma foi. Cela nous fait un peu souci mais elle semble modeste et sérieuse. Il va toutefois falloir lui enseigner des règles de maintien et d'éducation de forme. Mais cela devrait se faire sans difficulté tant elle nous donne l'impression d'avoir du fond.

Nous décidons donc de la prendre avec nous au moins à l'essai réciproque. Si elle ne se plaît pas chez nous elle sera bien évidemment libre de repartir. Nous lui paierons à terme des gages complets à la semaine, mais pour le moment nous ne lui versons que le quart et elle sera à plein salaire lorsqu'elle saura bien lire, écrire et compter. Lorsqu'elle eut compris que c'en était fini de la misère et de l'errance, qu'elle était devenue membre de l'équipe de la plantation Toppenot, elle se lança dans un début de remerciements interrompu par une véritable crise de larmes. J'eus l'impression qu'elle nous jouait le passage de la Bible sur le déluge. La bonne Lucie elle-même est restée interdite et nous a regardés en roulant des yeux très surpris. Hélène me lança un coup d'œil et je me suis levé. La jeune fille se tordait les mains en regardant au sol. Je les lui ai prises dans la main gauche et lui ai relevé la tête en lui soulevant le menton de la main droite. Elle me regardait à travers ses larmes.

- Eh bien, mademoiselle Suzy, calmez-vous. Vous êtes en sécurité, maintenant. Comme Lucie avant vous, vous entrez dans une famille qui peut très bien devenir la vôtre si vous le souhaitez. Madame Hélène vous a écoutée et vous a expliqué ce que nous attendons de vous mais aussi ce que vous trouverez ici pour votre bien. »

Elle a fait oui de la tête, a sorti de la poche de son ample jupe un carré de coton écru qui lui sert de mouchoir – propre – et a essuyé ses yeux. Nous l'avons donc engagée et elle fait désormais partie de la maison. Seulement, elle avait quitté son groupe de réfugiés pour lesquels elle était venue mendier. Nous avons donc envoyé un chariot au marché avec Sié comme maître de charroi. Il a pris ceux des affranchis qui souhaitaient venir. Tous sauf trois

qui avaient trouvé embauche pour des marchands blancs. Ceux qui ont suivi Sié ont été hébergés dans les quelques cases-nègres encore disponibles avec priorité aux enfants et à leurs mères. Ils sont restés une quinzaine avec nous mais la commission de reconstruction a rapidement mis sur pied un bureau de placement. Les militaires ont établi un cantonnement en baraquements de bois préfabriqués dans un terrain vague dégagé dans les ruines d'un bloc de maisons. Là se sont retrouvés les célibataires prêts à travailler sur les chantiers de bâtiment et de travaux publics. Les salaires sont maigres, mais les ouvriers sont nourris par des cantines réparties dans les quartiers en travaux. Peu à peu, les affranchis reçoivent un salaire hebdomadaire mais il s'en trouve qui répondent aux sirènes des recruteurs pour les compagnies ferroviaires et quittent la Caroline du Sud pour partir réparer les voies ferrées et les ponts dans des pays où ils n'ont pas subi le joug du servage.

Suzy sait maintenant assez bien lire et continue ses progrès dans ce domaine. Elle sait compter et apprend toujours davantage. Elle vient aux leçons de l'école pour les enfants et y assiste avec Pierre-Hubert Jr. D'ailleurs notre ouistiti sait lire et commence à bien écrire.

Le dîner fini, Suzy essuie les mains de Pierre-Hubert et l'aide à descendre de sa chaise. La jeune fille a pris à cœur son rôle de « Mabô » comme on dit souvent en Guadeloupe pour les bonnes d'enfants. D'autant que notre fils se fait grandet et n'impose plus les tâches ingrates liées aux nourrissons non encore propres. Mais le rituel demeure d'aller faire la prière du soir avec notre fils dans sa chambre. Nous y sommes toutes les fois possibles et Suzy reste dans un coin de la chambre, disant les prières avec nous, dans un français pas encore trop compréhensible pour elle. Le dimanche, nous allons à l'église huguenote, dite « Église française », avec la calèche. Le culte y est conduit en français pour celui de dix heures. Les employés de la plantation se rendent au temple baptiste qui n'a pas trop souffert de la guerre. Pour les aider, Aldebert met à leur disposition le chariot long garni de bancs pour l'occasion. Ce temple est proche de l'église huguenote et très souvent Suzy monte sur la banquette de la calèche avec Moïse. Moïse n'est pas très assidu au culte. Il garde les voitures avec plaisir. Lorsque le temps est mauvais, nos employés restent à la plantation et soit Moïse, soit Sié dirigent la prière et lisent les psaumes et l'évangile du jour.

Dimanche dernier, Aldebert m'a pris à part et m'a conduit au pied de la chaire à la fin du culte. Un homme âgé de la cinquantaine nous attendait.

- Pierre, je voudrais vous présenter mon gendre. C'est un catholique mais il vient à l'église huguenote comme ma fille va à l'église catholique lorsqu'elle est en France. »

L'homme a un large sourire et me dit dans un français fort correct : « J'ai beaucoup entendu parler de vous, et pas seulement par mon ami Aldebert. Je suis Pierre Charles Gaillard. D'origine française comme vous le comprenez. Je suis aussi militaire. Enfin j'étais. Je suis issu de West Point et j'ai servi sur la « Frontier » lors de la guerre des Séminoles puis dans la milice de Caroline du Sud jusqu'à la Sécession. De ma profession civile je suis producteur de toile de coton. Je me présente à la mairie lors des prochaines élections pour succéder à Charles Macbeth. Ce sera une succession difficile tant il est apprécié et ceci à juste titre. Mais son mandat a été très éprouvant ces dernières années et il aspire à passer la main. Je pense qu'on se souviendra de lui, et je l'espère, parce qu'il aura su protéger les citoyens de la ville contre l'adversité ; et en ce moment contre eux-mêmes.

- Tu as tout dit, Pierre. Tu peux compter sur nous pour travailler à la reconstruction. Dans tous les domaines.

- Je sais. La plantation Toppenot est une base solide. Même avec des papistes dans l'équipe. »

Il a dit cette dernière phrase avec un large sourire et un clin d'œil à mon adresse.

De retour à la plantation, avant le déjeuner du dimanche, nous prenons un drink en attendant que Lucie ou Sié vienne nous annoncer qu'on peut déjeuner et nous devisons de choses et d'autres. Aldebert, le fameux jour où il m'avait présenté à Pierre C. Gaillard m'a fait un résumé de sa biographie. Il est le fils d'un descendant de huguenot prénommé James et d'une demoiselle Harriet Porcher, elle aussi états-unienne d'origine française. Lui-même a

épousé une wasp, Anne L. Snowden dont la mère était aussi d'origine française d'où l'orthographe très française de son premier prénom. C'était en 1838. Il a fait des études supérieures à l'académie de Pineville, puis à celle de Pendelton pour terminer ses études par le diplôme du Collège de Caroline du Sud en 1832. Trois ans plus tard il sortait de West Point avec son galon de sous-lieutenant. Son bataillon s'est trouvé engagé dans une série de missions en diverses zones de la Frontier de l'époque dans le Wisconsin, le Minnesota et le Missouri. En 1845, il a servi sous les ordres de Zachary Taylor qui s'est illustré comme pourfendeur d'indiens dans des guerres où il a acquis le statut de héros national. Ce statut l'a décidé à commencer une carrière politique laquelle l'a conduit en 1848 à être élu président des États-Unis. Ç'aurait pu être un soutien de poids de nos jours pour Gaillard si Taylor n'était malencontreusement mort du choléra après seize mois de mandat. Au cours dudit mandat, Taylor avait farouchement argumenté avec les politiciens sudistes à propos de l'abolition de l'esclavage, et il avait même à l'époque répondu à une menace de sécession de certains des États du sud en menaçant de recourir à la manière forte. Il avait fermement poussé les habitants du Nouveau Mexique et de la Californie à rédiger des constitutions et ériger leurs territoires en États. Il tablait sur le fait que dans les deux cas les deux constitutions interdiraient l'esclavage. Il ne s'était pas trompé ce qui a provoqué la colère de sudistes qui ont considéré cette manœuvre comme une trahison. Au début de 1850, en février je crois, Taylor a tenu conférence houleuse au cours de laquelle des dirigeants sudistes ont menacé de faire sécession et c'est là qu'il a durci sa position en disant : « Je ferai pendre tous ceux qui se rebelleront contre l'Union avec encore moins de scrupule que lorsque j'ai fait pendre les déserteurs et les espions pendant la guerre du Mexique ! »

Comme ces événements remontent à bien longtemps avant mon arrivée dans ce pays, je n'ai pas de détails sur cette affaire mais il semble qu'aujourd'hui encore elle marque les esprits. Et le fait d'avoir combattu sous les ordres d'un Taylor pourfendeur de l'idée-même de sécession pourrait bien servir Gaillard aujourd'hui, tant auprès des autorités yankees de la Reconstruction que des citoyens qui en ont soupé de la guerre et qui, avec le recul, commencent à comprendre que la Sécession n'était pas forcément une bonne idée, puisqu'elle les a conduits à la situation actuelle. Son élection à la succession de Macbeth en novembre prochain semble donc tout à fait vraisemblable.



C'est là que la douzaine d'indiens en uniformes yankees doit être présentée en armes...

Un peu avant le rendez-vous de l'unité de maintien de l'ordre avec le maire, je suis sur une aire de parcage des chariots près de la mairie. C'est là que la douzaine d'indiens en

uniforme yankee doit être présentée en armes à Charles Taylor. Je manque tomber à la renverse.

Encadrés à ma gauche par Barnard Fau et à ma droite par Ann Miller, en chapeau confédéré mais en tenue de sergent d'infanterie yankee, et son frère coiffé à l'apache et en tenue de caporal, les miliciens sont habillés en scouts apaches avec une veste bleu marine. Aucun revolver n'est visible mais tous sont armés des carabines Sharps que j'avais vu livrer pendant la guerre lors d'un rendez-vous au pavillon de chasse. Même Barnard a abandonné momentanément son fouet de roulier qui détonnerait avec son uniforme de fantassin yankee.

Charles Macbeth est ponctuel. Un capitaine yankee blanchi sous le harnais l'accompagne Aldebert et le Colonel Bagarria n'ont pas pu venir. L'attitude peu rigide des soldats ne trouble ni l'un ni l'autre mais ils me demandent à mi-voix où est André. Sans se troubler, Ann met ses guerriers au garde à vous. Alors André arrive à cheval en tenue d'officier yankee mais sans les galons ni les attentes d'épaulettes. Un peu une tenue de concours hippique mais aux couleurs militaires. Il arrête son cheval comme à la parade et l'animal reste immobile les quatre pieds en rectangle. Jolie figure de dressage. Comme devant un jury de concours hippique, André salue en enlevant son chapeau.

- Peloton de milice rassemblé, à vos ordres Votre Honneur ! » déclame-t-il en s'adressant au Maire.

Macbeth lui rend son salut et André saute à terre. Alors, Moïse s'approche et vient prendre la bride du cheval d'André. Je me demandais pourquoi Moïse accompagnait Sié sur la banquette de la calèche et pourquoi Aldebert m'avait imposé la calèche au lieu de me laisser prendre le boguet que j'aurais conduit moi-même. Sié qui a garé la calèche un peu à l'écart était dans la confidence du montage ourdi par Aldebert et son fils. Charles Macbeth se tourne vers moi et me fait signe de l'accompagner pour passer le peloton en revue. Tandis que nous passons devant les hommes figés au « Présentez Armes ! », Charles Macbeth entend la remarque à mi-voix du capitaine qui nous suit : « Mais ces scouts sont dotés de carabines Sharps ! » Sans mot dire nous terminons le passage devant le peloton. Ensuite, nous revenons devant à une dizaine de pas et au milieu de la ligne des hommes alignés. André se porte à mi-distance entre le peloton et nous, fait face à ses hommes et commande : « Arms... ! at rest ! » Les hommes reposent leur arme en position du garde-à-vous. Puis André se tourne vers nous, ôte son chapeau qu'il pose sur sa poitrine et déclare : « À vos ordres, Votre Honneur ! »

- Peloton à votre disposition, Monsieur. Faites disposer et venez nous rejoindre. »

André passe le commandement du peloton à Ann Miller et vient à nous sans cérémonie. Macbeth le félicite de la présentation de ce détachement de milice.

- Vous êtes équipés, dit-il, de carabines modernes qui n'étaient pas en dotation dans les forces confédérées, et le capitaine Borrough ici présent s'en est montré surpris.

- Cela fait un certain temps que nos hommes en disposent, Votre Honneur. Nous en avons trouvé deux caisses dans un wagon de train qui avait déraillé. Il s'agit d'un modèle à cartouches en papier. Mais elles sont très précises et permettent de tirer de loin.

- Mais vous n'avez pas de revolvers, remarque Borrough.

- Toutes nos armes ne sont pas là, mon Capitaine. Nous avons aussi des revolvers et des fusils à deux canons. Des « calibre 10 » qui feraient l'affaire en cas d'émeutes ou de soulèvements en ville. Nous disposons de revolvers de modèles et calibres divers.

- Nous pouvons unifier cela. Nous disposons de revolvers Remington du modèle de 1858 dont nous pouvons vous prêter ceux qui vous seraient nécessaires. Ce sont des modèles Army en calibre .44 avec des cartouches militaires préparées. Il y a deux barilletts par arme. Ils ont tous été révisés et notre arsenal en assurerait l'entretien. »

Bien évidemment, André ne fait pas état des quelques Spencer qui ont rejoint l'arsenal de la bande. Il accepte l'offre des revolvers avec reconnaissance. Au moins ceux-là, on ne pourra pas les saisir.

Pendant plusieurs jours nous ne verrons que très peu André, Ann et Barnard. L'unité de milice se met sur pied et commence à intervenir. Nous suivons les événements de loin mais

avec attention pour ses différentes opérations. L'ordre semble revenir en ville mais en fait un incident manque de tourner à l'affrontement majeur. Parmi les plus farouches excités se trouve un certain Bernie Price, le fils d'un marchand d'esclaves qui s'est retiré des affaires en 1858. Bernie a repris le commerce de son père et se trouve donc devoir changer de métier. Depuis l'affaire de l'Arsenal de Charleston en décembre 1860, Price jr avait commencé à réduire ses opérations négrières pour se lancer dans des commerces interlopes avec les Antilles et les Bahamas. Mais la défaite de la Confédération lui est insupportable et il s'est mis en tête de donner dans l'activisme nostalgique. Une information parvenue à la Mairie a entraîné une opération de police où l'unité de milice d'André est intervenue en renfort des détectives du ministère de la Justice. Intervention bienvenue parce qu'il y a eu échanges de coups de feu, avec des blessés et un mort du côté des conjurés. Bernie Price était absent et la police n'a donc aucun élément à fournir au procureur pour inculper le propriétaire de la maison du complot. C'est un ancien magasin qui ne sert pour le moment plus et rien ne prouve de matière positive que Bernie Price soit impliqué dans le projet illégal. Quel projet, d'ailleurs ? En tout état de cause, la maison endommagée par le zèle des miliciens est gardée par trois plantons qui s'ennuient ferme sous le commandement las d'un caporal.



Trois plantons qui s'ennuient ferme sous le commandement las d'un canoral.

André qui loge en ville dans le cantonnement de la milice nous télégraphie des nouvelles de cette affaire. En effet, au cours de l'échauffourée qui a conduit à plusieurs arrestations dont celle du blessé, l'un des émeutiers a lancé des menaces contre la plantation Toppenot. Mais depuis qu'il est en détention provisoire à la prison de la ville, ce mauvais drôle garde le silence. André suggère que je joue de mes relations pour aller rendre visite au blessé sous prétexte d'action de bienfaisance comme celles auxquelles nous avons participé Hélène et moi pendant la guerre. Je pourrais en profiter pour savoir pourquoi ces conjurés semblent en vouloir à notre plantation. Aldebert et moi conférons sur ce sujet. A priori rien ne s'oppose à cette visite, si toutefois le procureur l'autorise. Je dois un peu argumenter mais le

magistrat se laisse finalement assez rapidement convaincre. Le blessé est dans une cellule aménagée en chambre individuelle d'hôpital. Il y a un lit militaire de caserne, une table et un tabouret pour le médecin et l'ensemble sent la créosote. On sent que le nettoyage a été très poussé. Les ouvriers nègres qui sont chargés de l'entretien ont sans doute reçu des ordres précis. J'en croise plusieurs dans le couloir que je parcours, guidé par une sentinelle armée d'un gros Colt Walker. L'un d'entre eux tente de s'approcher de moi mais le militaire le repousse rudement. Je m'arrête et lève la main en un geste pacifique. Son seau dans une main et son balai lave-pont dans l'autre, le « calfat » laisse courir son regard de mes yeux au soldat, hésitant. Je m'avance vers l'homme qui répand l'odeur poivrée des noirs au travail.

- Bonjour, monsieur. Il me semble que vous vouliez me parler ?

- Ô notre maître, oui. Je m'appelle Salomon Courtry et j'étais esclave chez les Grimmet. Près de Greenville. Êtes-vous bien Maître Berdeilhe,

- Je suis Pierre-Hubert de Berdeilhe, Salomon, mais je ne suis pas ton maître. Que voudrais-tu me dire ?

- Je vous appelle « Maître » parce que je ne sais pas comment on doit parler à un Français blanc. Mais je voulais vous demander si vous avez encore des esclaves à la plantation. »

Immédiatement, je pense à ce ménage âgé qui a refusé la manumission il y a trois ans pour ne pas devoir payer ses charges et sa nourriture. Une vieille mamie coquette aux cheveux blancs et son mari devant Dieu et les hommes, un petit homme aux cheveux crépus poivre et sel, qui garde le sourire et l'optimisme et s'acharne à faire pousser des légumes dans le petit lot qui lui est attribué. Mais comme Aldebert ne voulait pas conserver d'esclave, il les a affranchis mais a continué à les loger et les nourrir sans rien leur demander en échange. « Ce sont les rentiers de la plantation » plaisante la famille. De temps en temps, si la journée n'est pas trop chaude ou trop froide, on voit parfois le ménage toujours tiré à quatre épingles dans des vêtements qui rappellent ceux des esclaves venir regarder les ouvriers agricoles qui soignent les cotonniers, les théiers et le maïs. Non, ce ne sont plus des esclaves mais ils continuent à se considérer comme tels. Sacré monde !

J'explique à Salomon ce qu'il en est. Je vois son visage s'éclairer. « Monsieur Berdeilhe, pourrais-je leur rendre visite ?

- S'ils y consentent, oui, bien sûr. Mais pourquoi ?

- Je crois qu'ils sont de ma famille et que je vais enfin pouvoir les retrouver. Ils sont bien vieux-vieux-vieux ?

- Ils sont effectivement très âgés. »

Le blessé refuse de me parler devant la sentinelle. Je demande donc à rester seul avec lui. Le militaire hésite mais je lui montre mon petit Le Bossu et son barillet à cinq coups histoire de lui prouver que je ne risque rien du détenu. Alors il enfreint la consigne et me laisse seul avec le blessé. J'examine son pansement. Apparemment les médecins yankees ont progressé pendant la guerre. Je ne tergiverse pas et je demande directement au détenu pourquoi son complice a lancé des menaces contre la plantation. Évidemment, il jure ses grands Dieux qu'il n'est pour rien dans le complot, qu'on lui avait promis quelques cents pour donner la main à une équipe de patriotes mais il n'avait pas compris qu'il s'agissait d'une action illégale. J'évacue ses objections d'un geste de la main. Et reviens à ma question. Et alors là, je n'en crois pas mes oreilles. Sans doute lassé par la douleur et dans la crainte des conséquences judiciaires, il se met à table. De sa logorrhée je conclus que le donneur d'ordre a qualifié la maison Toppenot de nid de scallawags et d'abolitionnistes complices des yankees. Mais sincère ou non, le blessé ne peut pas me révéler le nom dudit donneur d'ordre. Je suis pourtant certain qu'il s'agit de Bernie Price. Mais comment le prouver ? Et dans ce pays où seule compte la preuve, on ne peut avancer l'intime conviction qui est si pratique en France. D'autant plus pratique que le code de procédure pénale stipule qu'« Il ne sera pas fait demande au juge d'exposer par quels moyens il a établi son intime conviction. » Je considère le pauvre diable sur son lit de douleur. Il me fait pitié. Il est de ces pauvres bougres partis

faire une guerre à laquelle, comme les autres, il n'a rien compris et qui après la défaite est sans doute revenu chez lui où il n'a trouvé que ruines. Allons, voici que mon imagination s'emballe. Mais je me souviens dans quelles conditions j'ai rencontré mon ami Tertullien et je ne peux m'empêcher de ressentir de la gêne de voir cette pauvre ruine humaine promise aux foudres de la justice. Alors je m'assieds sur le tabouret enchaîné à un anneau planté dans le dallage de la cellule.

- Dis-moi, mon ami. Comment t'es-tu trouvé dans cette échauffourée ?

- Dans cette quoi ?

- Cette rixe. »

Il me considère avec attention. « Et pourquoi que vous voulez savoir ça ? De toute façon on va me pendre.

- Pas si je demande à te prendre dans notre plantation pour y travailler.

- J'veux pas marnier avec les nègres.

- Ce n'est pas ce que nous te demanderons. Et je ne suis pas sûr qu'ils t'acceptent dans leurs équipes. Tu connais bien des crapules qui veulent nous nuire. Pour le moment les yankees sont bien disposés à notre égard mais qui sait si ça durera ? Alors si pendant que tu travailles, tu repérais un de ces salauds que nous ne connaissons pas, cela nous permettrait d'éviter de nouvelles histoires à l'avenir. Nous souhaitons vivre en paix et ne pas nous laisser embarquer dans des aventures désespérées. Es-tu OK pour que je demande au procureur de te récupérer ?

- En échange de quoi ? »

Je rassure le bonhomme en lui rappelant en quoi il peut nous être utile. Mais que tout travail utile qu'il effectuera au profit de la plantation lui sera payé au prix que nous payons nos ouvriers. Il me regarde l'air assez incrédule.

- Mais tout le monde a vu les policiers m'arrêter. Comment allez-vous faire pour me faire admettre ?

- D'où viens-tu, De Charleston ? De Greenville ? De Lexington ?

- De Savannah. J'ai eu une affaire avec des nègres du port.

- Quelle affaire ? Y a-t-il eu des morts ?

- C'était une gourme de poker. Y en avaient qu'avaient triché. Alors comme y en avait deux costauds qui m'avaient coincé dans l'angle de sous l'escalier et qu'on pouvait pas me voir, j'en ai expédié un avec le surin de l'autre. Y s'gênaient les deux et comme le surineur m'a attaqué, j'ai fait un coup de catch-can pour pousser pour planter sa lame dans son collègue. Y sont tombés l'un mort ou pareil, et le surineur emporté par son compain. Alors je m'ai sorti d'là et j'ai gueulé à la mort. Alors y sont tous z-été voir et j'm'ai esbigné avant qu'les bleus arrivent. Alors comme j'avais les côtés frottés et les lèvres talées par quelque coup, j'ai rejoint le dépôt de chemin de fer où les yankees chargeaient un dur vers le nord. Chuis z-été les voir pour s'y voulaient pas que j'les aide pour charger, si y m'filaient un bout de pain et quelques z'haricots et une p'tite pièce. « T'auras la jaffe no prob, mais pour la tune c'est rapé. » « Alors un *lift* pour plus au nord ? » « Ça c'est possible mais tu files devant qui ? » « Devant personne, je veux remonter chez nous. » « Et chez toi c'est où ? ».

Alors là Monsieur, j'chais pas c'qui m'a passé par la tête, j'ai dit le plus net possible : « Charleston ». D'avant la guerre, c'était une ville rupin avec de quoi vivre pour qui n'est pas feignant. Le chef m'a regardé et m'a dit : « On passe par là et t'auras qu'à descendre, mais d'abord tu bosses. » J'ai bossé, mangé et j'ai dormi dans un fourgon avec des balles de foin couvertes de toile de bâche. Un régal. À chaque plein d'eau, le chef d'équipe venait voir si j'allais bien, mais je dormais. Au milieu du jour suivant je me suis réveillé et le train s'arrêtait. Je croyais qu'on était arrivés mais ouiche ! Y paraît qu'ils s'étaient arrêtés plusieurs fois pour reclouer des rails. J'avais rien entendu. Le train s'est arrêté pour de bon et un gars a ouvert. En me voyant, il a commencé à gueuler au trimardeur mais le chef est arrivé

et l'a calmé. Y z-ont déchargé le foin. Le chef m'a fait venir à leur « caboose² » et y m'ont donné du café, de l'eau, du fricot et même un verre de gnôle de sucre à l'eau. Moi j'osais rien dire mais je m'demandais pourquoi ils étaient si chouettes avec moi. Puis quand j'ai eu repris un bon air, il m'a dit : « Je suis sous-off du Génie militaire de l'Union et spécialiste de trains. Vous les rebs, vous avez perdu une guerre à la con conduite par des bâtards et pour des bâtards et je dis pas ça que pour les rebs. Le laiton³ des deux bords, c'était la même vacherie. Les gars comme nous, y nous ont pris chez nous et nous ont fait nous entre-tuer pour leur gloire à eux. Tu rentres chez toi, mais tu vas voir la merde que le « glorieux » Sherman y a semée. Moi j'ai honte à chaque fois. Alors, une fois que tu seras en rage, avec raison, pense à nous les manus du train qui t'avons aidé et dis-toi que même parmi les yanks, y a des gars qui sont pas des salauds. On va repartir pour le dépôt neuf de Char'ton, ou plutôt ce qu'il en reste. On te déposera comme un gars sûr et après on aura fait ce qu'on a pu. »

Monsieur, j'ai plus rien à Savannah. Les nègres ont reçu plein de trucs des Yanks sur le dos des blancs d'avant. On a fermé l'atelier de petite mécanique où je travaillais et c'est un nègre qui bricolait à la forge d'une plantation qui l'a reçu en héritage. Ben malgré toute cette merde, j'aurais jamais dû quitter Savannah. Ici c'est pire pour les pauvres, même blancs. »

Je comprends mieux son ressentiment et sa colère. Il me dévisage le visage tendu vers moi. Il me scrute, il ne demande rien ; il attend.

- Dis-moi ton nom. Moi je suis Pierre-Hubert.

- À vous je vais dire mon vrai nom. Je suis Aimé Delrieu, de Savannah. Mon père et ma mère étaient des immigrés français de près de Foix.

- Ah, et où, près de Foix ?

- Las Cazals, commune de Saint-Pierre de Rivière. »

Je ressens immédiatement un chaud au cœur. Saint-Pierre. C'est près de là que vivait au moyen âge mon ancêtre homonyme qui fut armé chevalier par le Comte de Foix Roger Rotfer et qu'il fut de fait anobli en l'an de grâce 1249 au nom du roi Louis le Neuvième lequel partait pour la croisade. Que le monde est petit ! Parmi les manants, ces paysans propriétaires, de l'apanage de Brassac, il y avait deux familles de Delrieu. Les archives de la famille en ont gardé des traces dans les minutes. Mais je ne livre rien de mes sentiments. Avec la plus belle « poker-face » je lui demande :

- Et ton nom public, alors ?

- On me connaît sous le nom de Screwdriver. À cause que je suis mécanicien et qu'avec un mon tournevis à frapper, je suis capable d'expédier des géants sans le moindre bruit. Mais je veux plus de cette vie... Patron, aidez-moi !

- Parles-tu français, un peu ?

- Guère. *Ma ambe un poc de parlar, m'en ba parlar bien la lengua nostra.*

- Nous verrons cela. Mais dès que tu arrives à la plantation, cours de français, d'écriture en anglais et en français. *Per lou compto de la lengua nostra, veserem apuèi. Mas que as besonh fôrça do trabailh.* »

Alors le pauvre type se met à m'expliquer posément tout ce qu'il sait de l'affaire trouble qui l'a conduit en prison. Je prends aussitôt la décision, avec son accord, de contacter le procureur en charge de l'affaire.

Il faut une bonne quinzaine de jours pour que, les choses ayant été réglées, je puisse ramener Aimé de l'hôpital militaire à la plantation. Grâce à ses témoignages, Aimé Delrieu bénéficie d'une dispense de poursuites judiciaires et la plupart des conjurés sont sous les verrous. Oui mais un seul a échappé aux poursuites : Bernie Price. Le procureur n'a rien pu établir qui puisse servir de cause d'inculpation. La seule chose a été la mise sous séquestre de son bâtiment, mais lui est resté libre. Loin d'être bête et sentant qu'il avait misé sur le

² Il s'agit du fourgon de service dans lequel en temps normal le contrôleur chef de train tient ses documents de route. Ici il est occupé par l'équipe de convoyeurs du Génie militaire.

³ Le texte de l'archive porte le mot « brass », laiton, terme argotique pour les « galonnés », ceux dont les manches sont couvertes de dorures surnommées « laiton ». Chez nous on dirait plutôt : « les huiles ».

mauvais cheval en rejoignant les excités de la poursuite d'une certaine forme de lutte armée, il a semblé venir à résipiscence. Je me méfie toujours de l'animal.

La plantation se redresse et grâce à l'entregent de mon beau-père les rapports avec les autorités locales et le Bureau de la reconstruction sont des plus souples. Aimé Delrieu a fait son trou dans l'équipe. Et cette affaire m'a mis au mieux avec le Procureur de Charleston. Et nous ne regrettons pas d'avoir engagé notre nouveau membre de la plantation. C'est un excellent mécanicien qui a mis sur pied un atelier de petite mécanique permettant d'entretenir et réparer l'outillage et éventuellement les armes. En plus il s'entend très bien avec Moïse et à deux ils forment une équipe de maréchalerie qui permet d'avoir des pieds de chevaux de selle et de trait en bon état. Sans devoir faire travailler les rares maréchaux de Charleston. La difficulté est, au cours des premiers mois, de se procurer de l'acier à ferrer et à cercler les roues de voitures et charrettes. Mais une fois éloignés les yellowlegs et autres carpetbaggers, nous avons vu paraître les démarcheurs venus du Nord-Est qui viennent tenter de trouver de nouveaux clients pour leur acier. Ils vendent de la lame de diverses dimensions, du barreau, du tréfilé, et même de la tige filetée et les écrous qui y correspondent. Nous avons fait affaire avec deux représentants de maisons complémentaires. Ils sont venus dans la même voiture, et nous avaient été adressés par le directeur du Bureau de la Reconstruction. Ils ont été ravis de découvrir que nous avons un poste de télégraphe qui permet, maintenant que les réseaux télégraphiques fonctionnent à nouveau à peu près normalement, d'envoyer des messages directement vers leurs bureaux de Chicago. Ils travaillent avec le Bureau de la Wells Fargo de Charleston qui a ouvert un comptoir bancaire couplé avec la station de voyages. La Wells Fargo coopère avec plusieurs compagnies ferroviaires – dont celles dont mon beau-père est actionnaire – et les bureaux de cette société sur la côte Est n'ont pas grand-chose à voir avec les agences et dépôts de leurs implantations sur la *frontier* à l'Ouest.

Grâce à ses relations, Aldebert a pu acheter quatre chevaux de trait et six bœufs de travail. Si la conduite des chevaux ne pose aucun problème, seul Aimé Delrieu est capable de conduire un attelage de bœufs de travail, en paire, en carré ou à six. Aldebert a décidé d'arrêter la production de riz parce qu'il est trop compliqué d'assurer l'inondation de la rizière. D'autres plantations de riz sont plus rentables et le maïs a plus d'avenir dans ce pays d'autant que les pluies surviennent aux moments où la céréale gourmande en eau en a le plus besoin. Alors avec une nouvelle charrue à quatre socs arrivée de Pittsburgh, Aimé et Moïse ont labouré et hersé les terrains à emblaver et à planter en maïs. Les ouvriers sont occupés à soigner les cotonniers.

Les opérations de police de la milice indienne d'André et Ann Miller se distancent. Pourtant, les contrats de protection des chantiers des voies ferrées et routières vers l'ouest se font attendre. La police municipale peine à trouver des volontaires, les rares hommes démobilisés non blessés préférant relancer les affaires familiales, agricoles ou artisanales. Avec le retour de captivité, les artisans se sont remis qui à son établi, qui à sa forge, qui à son métier à tisser ou à ses machines à coudre le tissu ou le cuir, mais la vie économique tarde à repartir. Au plan politique, le sort de l'ancien Président Davis reste un abcès de fixation. Les soubresauts de l'assassinat de Lincoln ont exaspéré les carpetbaggers et par voie de conséquences, les ex-confédérés irrédentistes ont fait de ces vautours leurs cibles privilégiées. Il n'est pas rare qu'un boguet perde une roue, qu'une mallette de documents disparaisse. Les écuries pour chevaux de passage sont immanquablement complètes lorsque les voyageurs de commerce cherchent un hébergement pour leurs attelages. Les hôtels n'ont plus que des chambres sordides à l'arrivée de ces messieurs à l'accent du Nord. Nombreux sont les cochers de fiacres qui refusent de prendre des « yellowlegs » prétextant qu'ils vont « remiser », leur service terminé. Même si deux rues plus loin ils chargent des Charlestonniens bon teint. Seulement, tous les Sud-caroliniens ne sont pas traités sur le même plan. Partageant le sort des affairistes venus du Nord, les affranchis qui ont quitté les plantations ne trouvent que rarement à s'embaucher. Quelques exploitations agricoles redémarrent mais souvent avec des cultures nouvelles que ne connaissaient pas les esclaves. Les salaires de misère ne suffisent

pas à décourager les candidats et certain planteurs repoussent parfois les candidatures sans ménagements. Il s'ensuit un mécontentement que les autorités locales ou fédérales tentent de dissiper. Le racisme envers les noirs a remplacé la condescendance voire les maltraitances envers les esclaves nègres. La ségrégation semble une solution permettant de protéger les faibles des exactions des blancs mais en fait elle ne fait qu'entériner des dérives inadmissibles dans l'esprit de la constitution étasunienne. Les villages de cases d'anciens esclaves ne sont même pas des havres suffisamment protecteurs pour les familles déjà résignées à survivre dans la misère. Et nous ne pouvons pas, à la plantation, recueillir tous ces gens pris entre le marteau de la ségrégation et l'enclume de leur statut de moyen pour les unionistes de mortifier les ex-confédérés.

Avec la reconstruction, les bandes de voyous on refait leur apparition, à la recherche d'argent facile dans une société très désarmée et qui peine à se réorganiser. Comme la marche vers l'ouest se heurte à la résistance des tribus nomades indigènes qui vivent dans l'Ouest depuis avant la colonisation, la haine du « peau rouge » prend un peu le pas sur le ressentiment contre les affranchis. Les unités de scouts indiens font souvent les frais de cette haine tant il est plus facile de rosser un indien « rallié » que d'aller affronter les guerriers sioux ou apaches sur leurs terrains de chasse. Les discussions sont pleines de « Y a qu'à faut qu'on » et de déclarations définitives de la part de bourgeois ventripotents et vindicatifs. Seulement, MM. les voyous ont sur place dans Charleston des boucs émissaires en la personne des membres de la milice provisoire. Plutôt que de s'y attaquer pendant leur service où ils sont armés comme des cuirassés, MM. les « hommes » se sont mis en tête un soir de beuverie de se « venger » des indiens en s'en prenant à leurs familles. Plus de la moitié de la tribu est sédentarisée et vit d'artisanat, d'élevage, de pêche et des soldes que rapportent les miliciens. Il a donc été facile à une bande de va-nu-pieds de se présenter au village qui s'est construit dans une clairière d'un essart appartenant aux Toppenot mais laissée en bail gratuit permanent aux indiens. Seulement, les voyous se sont un peu perdus en forêt sur les pistes et sont arrivés après le retour au village des miliciens bénéficiant d'une permission de trois jours. Les absences de la troupe ne sont jamais annoncées publiquement pour éviter les troubles à l'ordre public si on apprend que la milice est à plus d'une heure d'intervention.

Armés de fusils de chasse à deux canons de fort calibre et porteurs de revolvers yankees Colt et Remington comme secondes armes, MM. les « héros de la pureté des wasps » ont fait irruption sur la place centrale du village. Les miliciens étaient invisibles, rentrés se changer chacun dans sa chacunière. Au bruit des premières détonations, ils ont plongé sur leurs carabines Sharps courtes encore chargées et amorcées. En moins de trois minutes les assaillants ont été effroyablement massacrés par les balles de gros calibre. Ils n'ont pas eu le temps de faire de gros dégâts mais une petite fille a néanmoins été grièvement blessée par une balle de calibre .36 tirée avec un Colt Navy. Le chamane de la tribu a posé un pansement compressif sur la plaie à la jambe, une plaie en séton, mais qui a endommagé l'artère fémorale. En comprimant la plaie le Chamane a ralenti l'hémorragie mais il aurait fallu un chirurgien. Nous avons appris l'affaire trop tard. Lorsque le chirurgien militaire demandé en urgence par le télégraphe est arrivé au village, la petite fille était en train de mourir exsangue. Il n'a rien pu faire.

Le chef du village a pris son air de chef indien. Froid et calme, il a dit que les assaillants étant morts, il serait procédé aux obsèques de la fillette selon le rite séminole. La tribu est restée d'un calme quasi surnaturel. Quand le chirurgien militaire est reparti, désolé, le Coroner est resté un moment avec le sheriff de ce district de Charleston puis a pris congé des parents et du chef de village. Que dire ?

J'ai attendu qu'ils fussent partis et ensuite le chef m'a demandé de le suivre dans le bureau de la maison administrative. Aldebert étant en ville auprès de Colonel Bagarria afin de tenter de trouver une solution de police militaire pour lutter contre les bandes de voyous, c'est moi qui le représentais auprès des « Indiens ».

- Pierre-Hubert, me dit le chef, mon fils sert fidèlement la Caroline du Sud comme il a servi la Confédération. Nous ne voulons pas la guerre, mais cette attaque n'est pas le fait des seuls quelques chiens enragés que nous avons abattus. Il y a des gens derrière cette attaque. Nous savons bien que partout où nous irons, nous serons en butte à cette haine de l'homme blanc envers les « colored people ». Nous nous haïssons aussi entre tribus indigènes. Aussi avons-nous décidé de continuer notre vie ici, et ceux de nos hommes qui le voudront iront travailler aux projets des blancs avant de revenir au village avec de l'argent. Mais cette attaque, nous ne pouvons pas la laisser sans punition. Nous allons réagir pour dissuader d'autres de ces chiens de prairie de recommencer. Le sang appelle le sang. Autrefois, nous aurions vengé cette petite fille en tuant une petite fille blanche. Non par haine pour cette petite fille blanche mais pour faire souffrir ses parents en envoyant leur enfant rejoindre notre propre petite fille auprès du père de mondes dans les prairies de chasses éternelles. Mais les blancs ne comprendraient pas. Ils sont trop... élémentaires dans leurs réactions. Nous, nous aurions donné une compagne de jeu de son âge à notre petite Fleur de Roseau et elles auraient couru ensemble dans les prairies du Père des Mondes. Nous allons donc faire en sorte que plus aucune petite fille ne soit tuée par des chiens de prairie. Nous tuerons ces gens avant qu'ils agissent. J'ai dit. »

Je reste un moment silencieux. La situation est épineuse. Le chef a raison, il faut punir les hommes qui ont lancé leurs fauves. Que le chef cherche à les tuer me laisse de marbre. Seulement, la loi des blancs interdit la vengeance et une telle opération d'assainissement conduirait à un malheur pour la tribu. On ne peut en vouloir aux juges qui sont là pour protéger l'état de droit face à l'état de fait mais il faut aussi comprendre les indiens et leurs coutumes. Alors je parle au chef du fond de mon cœur.

Je lui expose le risque d'une action de vengeance à découvert. Je lui suggère une « opération couverte » comme on nomme dans l'armée yankee une opération secrète.

- Je vous remercie de votre avis, Pierre-Hubert, et surtout de votre soutien implicite. Pensez-vous que votre beau-frère André accepte que l'unité de milice fournisse des hommes pour cette opération ? Depuis qu'il a épousé ma fille, il l'a peu à peu convertie aux idées des colons. Je crains qu'il ne préfère une action en justice.

- Je lui parlerai, mais ce que j'ai lu dans son regard me conduit à penser qu'il sera lui-même de cette opération. Et si nécessaire, j'en serai moi-même sans doute avec quelques employés noirs de la plantation. Si cette opération est le fait d'hommes des diverses races qui peuplent notre région, elle aura une dimension politique qui en tout cas invalidera des accusations contre les seuls Séminoles. Il va toutefois falloir nous assurer de ce que le donneur d'ordres est bien celui auquel je pense. »

Le chef me serre la main entre les siennes. « J'interdirai au père de l'enfant de participer à ce coup de main » ajoute-t-il, laconique.

Il me faut plus de quinze jours de tractations et de discussions discrètes avec les noirs de la ville et des plantations voisines pour finir par recouper des informations venues des « mexicaines » du marché aux légumes. C'est bien Bernie Price jr qui a soûlé les squatters de son entrepôt à coup de ratafia de canne pour les décider à faire un coup de main contre « le village indien installé chez les scallawags Toppenot ». Il y a rajouté une prime de quelques dollars par personne. Price se trouve en ce moment dans une maison reconstruite en banlieue nord de Charleston. C'est une maison isolée que notre petit groupe de « guerriers de nuit » investit en quelques minutes.

Le salopard se trouve rapidement et discrètement réduit au silence et entravé serré. Bâillonné et enfoui dans un sac de jute destiné à contenir quatre cents livres de patates douces, Price cesse rapidement de se débattre. Nous chargeons le fardeau sur le plateau du chariot bâché sans arceaux que Moïse a gardé pendant l'assaut. Price ne bouge plus et quelques gémissements sourdent du bâillon. Soudain, un gargouillis se fait entendre et une odeur nauséabonde monte du sac. « Le porc s'est chié dessus » note placidement Ann Miller.

Aimé Delrieu et Moïse se mettent en route vers le village de la tribu en menant grand train avec le chariot. De notre côté, nous repartons par groupes de deux vers la ville. Nous retrouvons Sié et la voiture fermée dans laquelle nous nous entassons. Sié nous conduit comme convenu au pavillon de chasse. Là nous trouvons des chevaux sellés pour nous rendre au village. Des guetteurs postés dans la lisière de l'essart nous font signe à notre passage. Un rayon tombé de la lune me laisse deviner le canon d'une Spencer lorsque le guerrier se dresse à notre passage avant de disparaître derrière une énorme touffe d'herbe. Nous allons être efficacement protégés de toute intervention surprise. Dans un fumoir assez solidement construit pour protéger les poissons en cours de boucanage de la convoitise des ours de petite race qui vivent dans nos bois, les « indiens » ont enfermé Price toujours dans son sac conchié.

Nous le sortons à l'air et lui enlevons son bâillon. En plus du commando que nous avons constitué pour l'enlever il se trouve entouré de plusieurs pères de famille aux visages fermés. Les flammes vacillantes des torches de résineux accroissent l'aspect impressionnant du cercle menaçant. Le chef de village prend la parole. D'un ton impassible que son accent cajun rend encore plus glacial il expose à Price la situation. « Deux lunes d'enquêtes nous ont permis d'établir que vous êtes le commanditaire de l'assassinat de notre petite Fleur de Roseau. Le moment est venu de payer votre crime. » Le chef se tait. Price comprend qu'il n'a plus rien à perdre. Il lui reste à faire en sorte que sa mort soit la moins cruelle possible. Il hésite puis il se lance : « Votre enquête n'a aucune valeur. Je n'étais même pas là ce jour-là.

- Nous le savons. Nous vous accusons simplement d'être le commanditaire de l'assassinat. Les exécutants sont morts et l'enquête de police a établi que nous n'avons fait que nous défendre. Mais le donneur d'ordre est puni comme ses stipendiés, selon vos lois.

- Vous n'avez pas de preuve.

- Nous avons des témoignages. Vous avez soûlé vos sbires à l'eau de vie de canne à sucre. Cela s'est passé dans une cantina où vous tenez vos réunions politiques.

- Cela fait plusieurs semaines que je n'ai pas mis les pieds chez Ramirez. Vos témoins sont des chicanos et leur parole ne vaut rien devant un tribunal.

- Pour nous, leur parole vaut la nôtre et bien plus que la vôtre.

- Vous jouez au tribunal des blancs mais vous n'êtes que des chiens de prairie avec des nègres, des chicanos et des scallawags comme complices. Vous êtes maqués par les Toppenot, ces suceurs des yankees. De toute façon si vous me tuez, il ne manquera pas de patriotes pour me venger. »

Je suis surpris de constater que malgré le ton de plus en plus assuré que retrouve Price face au chef, aucun des guerriers du cercle ne perd son impassibilité. Mais le chef répond à Price.

- Vous n'avez qu'une chance que votre mort soit rapide : faites preuve de courage et avouez votre rôle dans l'assaut contre notre village. Sinon vous découvrirez ce que le poteau de torture que nous érigerons peut être pire que la pendaison qui est le mode d'exécution des blancs. Si vous faites preuve de courage en reconnaissant votre rôle, nous vous tuerons rapidement parce que nous respectons le courage.

- Eh bien oui ! hurle-t-il. C'est moi qui au nom des patriotes de Charleston ai envoyé le groupe de combat qui vous a attaqués ! »

Le chef hoche la tête. Il reste impassible tandis que le cercle des guerriers se resserre un peu. Puis il pose une question, brève : « Pourquoi ? »

- Parce que votre tribu fournit une milice aux yankees et trahit le Sud.

- Alors vous les avez envoyés contre un village sans défense...

- Pas sans défense puisque mes hommes sont morts. »

Un silence de mort envahit le fumoir à poisson. Alors la porte s'ouvre et entrent le Sheriff, le Maire, le Procureur de Charleston et le Procureur fédéral. C'est ce dernier qui parle.

- Price, vous êtes accusé de *conspiration de crime fédéral par agression armée contre une unité de milice locale chargée de mission fédérale d'imposition de la paix*.⁴ Vous pouvez garder le silence. Tout ce que vous direz est susceptible d'être retenu contre vous. »

Price étant entravé, le procureur lui fait libérer les mains aussitôt prises dans un cabriolet. Puis on lui libère les jambes. Deux policiers municipaux en uniforme emmènent Price vers une voiture qui était cachée à notre arrivée. J'ai la sensation nette que je me suis fait manœuvrer par le Chef. Le cercle des guerriers sort du fumoir suivi par l'Ancien. Ann et moi nous regardons. Ann semble lui aussi troublé. Soulagé aussi. Nous sortons enfin. Le Procureur fédéral est en train de saluer le Chef. « Monsieur de Berdeilhe, le chef du village vous expliquera le déroulement de l'affaire. Mais je dois avant tout saluer le papa de la petite Fleur de Roseau. Les parents de la fillette serrent la main du magistrat qui rejoint sa voiture. Le Procureur de Charleston et le Maire sont venus avec le même attelage. Une fois la voiture de police disparue les deux magistrats locaux prennent congé et le Chef me prend par le coude ; geste rare chez un « indien ».

- Pierre-Hubert, vous restez ici ce soir, Aldebert Toppenot est au courant ainsi que Madame Hélène. Malgré l'heure avancée, nous allons dîner dans le grand séchoir à tabac. Il est vide parce que nous avons livré la récolte. Mais il est indispensable que nous parlions sérieusement. La paix est revenue mais il faut tout reconstruire chez vous. Pas chez les Toppenot mais à Charleston et dans tout le Sud. La folie des armes n'a pourtant pas cessé. Elle se déplace vers l'Ouest. Il est temps pour les tribus de choisir leur camp. C'est de cela que nous devons parler. »

Au cours du dîner-conciliabule, je me rends compte de ce que le Chef du village est parfaitement au courant des divers aspects de la situation non seulement en Caroline du Sud, mais dans toute la zone de la guerre civile. Comme il me le fait remarquer, alors que le président Johnson tient manifestement à en finir avec les séquelles de l'esclavage, nombre de gouvernements d'États ex-confédérés ont promulgué des sortes de « codes noirs » qui réduisent les libertés des anciens esclaves. Selon le Chef et je partage son avis, si les élections de l'année prochaine devaient amener au Congrès une faction radicale de Républicains, on verrait Washington intervenir à nouveau dans les États ex-confédérés pour imposer l'arrêt de la discrimination et l'application de l'esprit de l'abolition. Il va bien falloir que les nostalgiques admettent que les anciens esclaves sont devenus des citoyens avec tous les droits afférents au statut. Cela ne fera sans doute pas disparaître les idées préconçues, on le voit bien aux Antilles françaises, mais au moins la disparition de « ces codes noirs » ôterait toute légitimité à la ségrégation qui se met en place en ce moment.

Le Chef avait rapidement compris qu'il était hors de question de se faire justice soi-même. Pourtant, il savait combien il serait difficile de trouver des preuves contre Price pour le faire condamner surtout par des « peau rouge ». Le meilleur moyen serait donc de le faire avouer en petit comité, tout en ayant pris la précaution de permettre à un magistrat intègre d'entendre les rodomontades du voyou. D'où l'opération d'enlèvement et la mise en scène de la fin. En fait Price s'est trahi par forfanterie. Sûr du fait qu'aucun tribunal ne le condamnerait pour l'agression contre le village séminole, l'imbécile avait fini par reconnaître sa responsabilité de donneur d'ordres. Le fait que le procureur fédéral se soit saisi de l'affaire nous rassure tous. D'autant plus que, selon ce que m'a dit le procureur de Charleston, le Procureur fédéral tient à dépayser l'affaire et faire juger Price à Philadelphie.

Je me suis donc bien fait manœuvrer par les indiens et la justice, mais Price étant sous les verrous, je me sens mieux. Maintenant je vais pouvoir préparer mon voyage en France pour des vacances bien méritées. Vacances sans doute très prises par des convocations aux ministères de la guerre et des Affaires étrangères. Mais qu'importe. Je vais revoir mon oncle et ma tante.

Seulement, ici la guerre civile s'est terminée mais les armes sont toujours chargées.

⁴ En procédure française on parlerait de « crime avec préméditation par agression à main armée contre une unité de police locale chargée d'une mission nationale de maintien de l'ordre. »